

Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

TÉLÉPHONE : 422-14

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an	6 fr. >
Six mois	3 fr. "
Trois mois	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET REDACTION

PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.Les traitres sont odieux même à
ceux qui profitent de leur trahison !

TACITE.

ABONNEMENT POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr.
Trois mois	2 fr.

LOUISE MICHEL

Notre amie, atteinte d'une congestion pulmonaire, est gravement malade. Au dernier moment, un télégramme de Charlotte nous apprend que son état d'est sensiblement amélioré.

NOS JUGES

Les hommes noirs ou rouges qui mettent robes, toques et rabats, afin de faire croire à leur austérité, montent, pouracheur l'illusion, une garde inflexible autour de la morale et du code.

Ces gras budgétaires, souvent bien maîtrisés et d'assez bon appétit pour manger à deux ailes, ont une incompréhension naturelle de la misère, et nourrissent une haine instinctive pour le gueux et l'affamé. Un vagabond, coupable de n'avoir pas un toit où reposer sa tête; au voleur, plus volé que voleur; au résigné de toujours qui a soulevé un accès passager de révolte, volontiers, ils diraient: « Il fallait suivre mes traces, mes amis, travailler, thésauriser, vous engranger. » Et avec une ample distribution de peines panachées qui vont de la geôle à l'échafaud, — c'est leur travail à eux — ils s'étudient à démontrer au pauvre hère qu'il a eu tort de ne pas imiter leur confortable exemple.

Des agents installés sur l'impériale d'un train filant de Colombe sur Paris, accomplissent des prodiges d'acrobatie afin de pouvoir observer le manège de quatre bonneteries, qui plument, rideaux tirés, dans un compartiment de première, deux mères et pourtant bénêvoles victimes.

Il s'agissait, n'est-ce pas, de protéger ces braves bonneteries qui n'avaient pas beaucoup, puisque, à l'arrivée des prétendus sauveurs, ils se sont empressés de décamper. Les juges, toutefois, ont tenu, aussi, par leur verdict, à défendre malgré eux, ces gens qui avaient, sans nul doute, l'intention de gagner, et par suite de voler, et qui ont été volés simplement, parce qu'ils ont eu affaire à plus malins. Et ils ont alloué aux heureux dupeurs — consolation pour les malchanceux! — six mois, un an et trois ans de prison.

« Eh ! grande Perrin-Dandin, en manière de morale; que ne se faisaient-ils au lieu de bonneteries, bonnées ouvriers? »

— « Mon bon Perrin-Dandin, il n'y aurait rien eu de changé, car les quatre ouvriers dont ils auraient la place, auraient dû alors, pour vivre, se faire bonneteries ou tout autre chose semblable. »

Ces hors-la-loi, ce trop-plein de population, condamné à mourir ou à enjamber les barrières dressées par vos codes, mais ils pullulent partout, partout ils s'obstinent à tenter la périlleuse aventure. On les trouve mêlés aux tisserands grévistes de Houplines et d'Armentières, ces irréguliers, qu'accablent de leur hautain mépris, les journaux socialistes bien pensants: « des rôdeurs, des fraudeurs, des contrebandiers! »

Heureusement que tout ce malheur n'a pas eu l'idée d'aller, dans les usines, grossir le nombre des exploités, car les chômeurs qui sévissent sur eux sont déjà intolérables et la pitance qu'ils ont à se partager est notoirement insuffisante: cela va si mal, que dans le but d'arracher à leurs sangsues de patrons quelques minimes concessions, ils ont été obligés, récemment, de s'imposer, sous forme de grève, un affreux surcroît de privations et de souffrances.

Comme les capitalistes, peu pressés, l'attendaient, guettant la reculade attendue, les ouvriers, aiguillonnés par la côte, ont fini par agir. Ont-ils eu besoin d'être menés à l'assaut par la bande plus hargne des ouvriers? Qui importe? Toujours est-il qu'ils forcèrent et saccagèrent trente-cinq maisons ou magasins, mettant de plus, le feu à une habitation, éventrant des barriques, jetant à la rue des sacs de toile, couplant les conduites de gaz et déracinant les candélabres pour créer une obscurité propice, cherchant à envahir une église, malmenant fort deux abbés dont l'un fut même précipité dans l'eau. Ces représailles contre les jaunes, les possédants et les dirigeants de tout acabit, ou cette simple ruée d'appétits depuis longtemps insatisfaits, étaient de nature à mériter les foudres vengeresses de l'avocat bêcheur, qui, contre trois des émeutiers, ne demandait pas moins que les travaux forcés à perpétuité: peste du peu!

Le fauve a, du moins, obtenu qu'on lui abandonna quatorze des inculpés sur vingt-sept, avec trois, quatre ou cinq ans de prison, cinq ans de réclusion, huit ou quinze ans de travaux forcés!

Maintenant que nous avons vu à l'œuvre les robins, dépouillons-les de leur robe,

pour ne plus laisser subsister que l'homme. Celui-ci est-il à la hauteur du magistrat? El, à examiner d'un peu près leur façon de vivre, n'est-ce pas souvent, contre lui-même à son insu, que l'avocat général fulmine ses réquisitoires, et les impitoyables condamnations prononcées par le juge ne lui retombent-elles pas sur le nez?

Le fantôme grave du garde des sceaux Humbert fut évoqué, combien de fois, par le coffre-fort mystificateur de sa brü et de son fils. Et l'ombre illustre du chef de la justice a été quelque peu éclaboussée par cette monumentale escroquerie. Pas mal de toges et non des moindres se sont compromis à faire antichambre chez Thérèse, ou à brasser et à gonfler, de procédures démesurées, ce rien bruyant qu'était l'héritage Crawford.

De mauvais bruits ont couru, aussi, sur le compte du procureur général Bulot, et, à ce qu'on disait, il apporta — et pour cause — infiniment plus de zèle à requérir contre les anarchistes qu'à poursuivre les pieux captateurs des millions de la Chilienne.

Il n'y a pas de danger qu'en pareille matière la prescription se produise jamais. Nous avons un scandale tout frais à nous mettre sous la dent: celui du conseiller Weyer.

En voilà un qui n'était pas aussi blanc que son hermine. Cela ne l'empêchait pas d'être dur aux malhonnêtes gens qui lui tembraient sous la patte: ils en savent quelque chose, les Arabes pillards et massacrateurs et pourtant patriotes de Margueritte; et, par ses pieux cassantes, il gêna leur défense au point de provoquer une grève d'avocats. Et les louches tripots, quel ennemi implacable ils avaient en Weyer, quand il était procureur général à Béziers! Il semonça vertement le commissaire central pour sa lenteur à opérer une descente dans les établissements clandestins. « C'est que, riposta celui-ci non sans à propos, je craignais d'y trouver M. le procureur. »

En! oui, il jouait, et même il volait, cet intégré magistrat, dont toute la vie était occupée à flétrir et à condamner les joueurs et les voleurs.

Quand, à Montpellier, il passa de la magistrature debout à la magistrature assise, il ne fut point guéri de son goût pour le baccara, qu'il pratiquait d'une manière fantaisiste et fructueuse. Affilié au cercle de Palavas, il croupait pour le banquier; et, plus d'une fois, il fut surpris à se payer de ses propres mains pour sa peine, avant de payer les pontes. Une pièce de quarante sous escamotée en douceur de ce-dé-là, ces gains ne semblaient pas méprisables, à cet homme, qui avait par sa femme 30.000 francs de rente, et qui touchait, de plus, assez gros appointements: mais il estimait que les petits ruisseaux finissent par former la grande rivière. Pris la main dans le sac, poursuivi par des lettres anonymes et accusatrices, traqué par l'infâmant rumeur, jusqu'en son nouveau poste, à Lyon, ce juge qui ne voulait pas être jugé, même par l'opinion publique, s'est délivré par un coup de désespoir, en se faisant sauter la cervelle.

Et combien de ses pareils, aux attitudes hiératiques, continuent à distribuer libéralement aux pauvres diables des bons pour les chichimères diverses, la Guyane ou l'échafaud? Et l'on veut que je respecte ça, que je m'incline devant ça!

Mais à vrai dire, le meilleur de ces gens-là ne vaut rien. Bacot, le commissaire de Passy, arrêtant de ses propres mains son fils, qui a commis quelques meurtres vols, voilà le pur, le Brutus moderne: tout son effort d'héroïsme n'aboutit qu'à bien verrouiller son cœur paternel pour mieux faire office de mouchard! Et les bons juges, les Magnaud, les Sérés de la Rivière, ils taxent le misérable, lui permettant à la rigueur le pain, lui interdisant la viande, le dessert et la quantité incommensurable de bonnes choses. Halte-là: là, commencent le délit et le crime. Où est le phénix qui prononce toujours l'accusation? Mais alors, plus besoin de tribunaux! Eh! oui, c'est cela.

Silve.

LES PROSTITUÉES

Le Conseil municipal et la commission extra-parlementaire s'agitaient autour de la prostitution, en attendant que le Parlement soit saisi de la question à son tour.

La prostitution continuera-t-elle, ou non, être sous le régime de la réglementation politique?

Lépine, naturellement, tient au statu quo: « Ce n'est pas, dit-il, avec une simple convention entraînant un franc d'amende, que l'on empêchera les filles de causer du

scandale sur la voie publique et d'offenser les honnêtes gens. Ceux-ci, mariés et pères de famille, se lasseront bien vite et je veulent la police eux-mêmes. »

Oh! ces honnêtes gens, mariés et pères de famille! que les prostituées scandalisent, les prostituées, leur œuvre, elles qui furent les jouets de leur jeunesse, et qui le sont encore souvent, — en cachette, — de leur dure et de leur vieillesse! Cette hypocrite respectabilité mérite-t-il bien d'être sous l'égide protectrice du grand manitou des policiers?

Et, de fait, le Conseil a repoussé la proposition essentielle présentée par M. Turol, au nom de la deuxième commission: « Toute peine administrative est supprimée. »

Cependant, ces messieurs ont bien voulu décider qu'il conviendrait de ne pas mettre en carte, d'office, les filles mineures, prises en flagrant délit de prostitution, mais de les rendre à leurs parents ou de les placer dans un asile. On s'y occupera « de leur relèvement moral, écrit M. Turol avec un optimisme plein de sérénité, en s'efforçant leur apprendre un métier honorable. »

Les carrières sont terriblement encadrées, le chômage y sévit avec intensité et la main-d'œuvre, surtout celle de la femme, y est au rabais. Le résultat de cette éducation philanthropique sera donc souvent nul, et l'ex-prostituée, ne pouvant l'utiliser, sera forcée de revenir à son point de départ. A moins qu'elle n'entre définitivement dans la voie régulière, mais alors, ce sera qu'une autre, quittant l'atelier pour le trottoir, viendra la remplacer.

Ivan.

SYNDICALISME

Il n'y a pas loin de blâmer l'intolérance d'autrui à glisser dans le même travers. Néanmoins, à ceux qui se font les éducateurs de la masse, les pionniers de l'avenir, il convient de crier fausse route, quand on le juge à propos. C'est pourquoi je dis à Paraf-Javal: A moins que tu ne puisses me démontrer mathématiquement que 10 est moins fort qu'1; qu'avant de décider certains mouvements il n'est pas préalablement utile, sous peine d'avortement, d'en pétir ou d'en mürir les organes; que pour s'entretenir du but à atteindre il n'est point indispensable à ceux qui le poursuivent de se réunir, de s'unir; qu'ils sont des êtres séparables mais non associables; que les ouvriers d'une même corporation, par la poussée des événements seraient instinctivement amenés à la même heure, sur le même fait, à s'entendre, à émettre un avis semblable, à prendre même détermination; que ce n'est point parce que groupés en un syndicat ou les idées ont été discutées, péssées, que leurs efforts aboutissent au triomphe de telle ou telle revendication; à moins, dis-je, que tu puisses me prouver cela, je continuerai à croire qu'il y a avantagé à se syndiquer pour lutter contre les patrons. J'ajoute que si tu me convaincs, je brûlerai ce que j'adorais, sans scrupules. En attendant, prenons un exemple:

Des employés de commerce syndiqués ont arraché de l'intransigeance et de la rapacité patronale, par des manifestations dans la rue, ce que n'eût jamais obtenu chaque individu isolé: le repos dominical. Est-ce un mal? Ces employés syndiqués viennent en aide pécuniairement à leurs camarades chômeurs, parfois leur indiquent où se procurent un emploi; par le couloir de leurs relations, ils échangent leurs connaissances réciproques, s'éduquent, s'instruisent mutuellement — vive cette mutualité. Tout cela réussira-t-il, avancerait-il, ou retardera-t-il la question sociale? Autant se demander de la mutualité, de l'Entente économique, des Millieux libres, etc... Panacées? Non. A côté de cela le reste... voire même les mathématiques.

Seraït-il bon que tout le monde s'hypnotise sur le syndicalisme? Non encore. Il n'est pas mauvais cependant que certains militants s'y spécialisent pour ainsi dire.

Certes les révolutionnaires dirigeant en bloc sur cet unique point leur énergie offensive pour combattre la société, commettent l'insigne maladie d'appeler les gouvernements à concentrer les forces défensives dont ils disposent sur ce seul terrain, courraient au devant d'un échec. L'habillement consiste à la barre de toutes parts.

Les syndicats déclarent et soutiennent une grève pour un motif de dignité ou la hausse des salaires. Dans le premier cas, on accorde assez généralement à les louer, donc superflu d'insister. Les contestations se produisent plutôt au sujet du second cas, ou du bien-fondé de l'attribution aux sans-travail de secours en espèces sonnan-

tes. Essayons la réfutation. Supprimer l'argent, le salariat? Partant, j'en suis naturellement, mais tant qu'ils existeront, j'en veux extirper le plus possible pour reconquérir un peu du bien-être que me vole la société. La valeur des produits manufacturés s'accroît en raison de l'ascension progressive des salaires, d'accord, aux ouvriers de n'être pas si bêtes et d'agir en sorte que leurs exigences en ce qui concerne la rétribution du travail, montent avec plus de rapidité que les exigences patronales en ce qui concerne leurs bénéfices.

Je gagne 3 francs, je réclame et on me connaît 3 fr. 50 en me faisant par contre-coup la vie plus chère de 0 fr. 50. Je ne m'arrête pas en chemin. Je veux 4 francs, si je suis syndiqué, sans attendre une surenchère des objets de consommation, mes camarades et moi portons à 4 fr. 50 le taux de notre journée de travail, et de cette manière croissante. C'est fatallement ce qu'il adviendra avec les désirs, les besoins nouveaux que crée le développement de l'instruction. La fréquence des grèves partielles s'accélérera jusqu'à la grève générale-révolution.

Alléger la souffrance, pallier le sort de nos frères en butte à l'exploitation capitaliste qui subit une crise, c'est enfreindre le réveille, éterniser l'exécrable état social actuel. Ces arguments résument l'opinion d'aucuns. Qu'il nous soit permis de ne pas les partager.

La Révolution surgira de la misère devenue trop aigüe, c'est acquis. Eh bien, au lieu de limiter, d'amodier les ressources, alimentez parallèlement la volonté d'y pourvoir, répandez le savoir. Les ventres-creux ont le cerveau vide, ne savent pas penser, ne peuvent point agir.

Les premiers à « marcher », à fomenter l'agitation, sont précisément ceux dont la situation matérielle est la moins précaire; en cours de lutte, les défections s'effectuent parmi les affamés.

De toutes les raisons qui précèdent, découle à mon sens, l'urgence de se mêler à tous les problèmes sociaux qui n'ont pas un caractère politique ou autoritaire. L'inaction surtout est pernicieuse, participons aux mouvements qui se trouvent à notre portée.

Pour terminer, j'adresserai à Paraf-Javal un dernier mot dans lequel je le prie de ne voir aucune acrimonie: Les gens raisonnables sont tolérants. Les intolérants sont gens déraisonnables. La « mathématique » induit en erreur, surtout quand elle s'attaque à des problèmes d'ordre moral, dont les facteurs demeurent essentiellement inutiles.

Creuse.

LA DOULEUR

Un matin d'été, dans une prairie verte comme la plus belle des émeraudes, je vis jaillir d'une haie un être plus en loques que Job. Le pantalon, le gilet et le veston de ce malheureux étaient à jour; son chapeau, un antique melon, était imprégné de boue et ses trous lui donnaient l'aspect d'une écumoire ou d'une grille à rôtir les marrons; ses souliers étaient sans talons et quasi sans semelles; sa chemise, transformée en dentelle, et quelle dentelle! avait de nombreux trous. Le visage de cette victime de la société, par ses rides et ses ravines, révélait les affres de la faim.

Ayant encore une demi-heure avant la mise au travail, j'eus un entretien avec ce pauvre tombé, au dernier degré de la misère et dont nul ne se souciait.

Quelle vie était la sienne! Depuis quelques jours, il couchait à la belle étoile, dans le buisson d'où je l'avais vu sortir. Charron inexploité, c'est-à-dire sans travail, épaisse par les privations, dégoté presque de sa carcasse, se nourrissant (?) de tronçons de pain pris aux poubelles ou dérobés aux caisses de détritus déposées sur le trottoir par les servantes ou les ménagères, vêtu à peine et dépourvu de tout maravédis, car il n'avait rien de commun avec les capitalistes réactionnaires et républicains dévorant les prolétaires, sa demeure était un coin de ce pré, en une société, lui avait-on appris, basée sur la liberté, l'égalité et la fraternité et autres devises si étincelantes sur le papier.

Tant qu'il avait pu brûler pour les employés, il avait mangé tant bien que mal, plutôt mal que bien, les turbines étant insuffisamment salariés quand ils peinent pour autrui, et s'ils n'ont pas la chance d'être utilisés par l'ogre patronal, crevant d'inanition ou ne satisfaisant jamais leur estomac.

Sa

lutté jusqu'au bout, mais affolée par la disette, l'avait abandonné, le cœur brisé, l'âme rompue, pleurante.

Depuis le départ de sa compagne, son dîtame, la vie l'avait roulé dans ses flots, tantôt à la surface, tantôt en bas. Et aujourd'hui, malgré des efforts acharnés pour rester au niveau des sers du salariat tous régulièrement, il était près de couler. Pendant les jours chauds, la nature lui offrait un asile quelconque ; l'hiver, les membres grelottants et le corps nu ou presque, il déambulait à travers la ville, ahuri, écrasé, à demi-fou, affalé sur un banc et reprenant fièreusement son calvaire, de peur des sergots courtois ou civilisés, admirables protecteurs de la bourgeoisie.

Anémique, exsangue, le cerveau atteint d'ankyllose, rougissant de lui-même, honteux du mal paupériste, n'osant regarder les autres hommes plus favorisés ou moins scrupuleux que lui, il était à bout. Il lui semblait que le destin lui avait porté de rudes coups. Lui, né dans les classes inférieures, destiné du travail nécessaire, il était néanmoins quelque peu étonné de l'avalanche de tortures morales et physiques à laquelle il sentait bien qu'il succomberait si l'inconnu social ne l'arrachait à la catastrophe finale.

Pourquoi était-il si affamé, si dégoulinant ? Pourquoi son corps était-il si éprouvé, son cœur tant brisé, sa pensée si meurtrie ? Les petites bêtes sales dues à la misère, à une hygiène fatidiquement inobservée, devenaient donc toujours le harceleur ?

Quand il ouvrait les yeux sur la réalité, la société lui paraissait être tristement organisée. Dans ses éclairs de bon sens, de perspicacité, il était tenté d'abattre son poing sur elle, de lui témoigner efficacement la haine sourde grondant en lui, et, dans un geste de révolte, de mourir en homme et non comme une chiffre humaine, un débris organique, un animal d'égoût.

Mais impuissant à jamais, ravagé par la souffrance, le sang peu à peu décomposé par l'abstinence, les muscles affaiblis par un brouet noir pas même assuré chaque jour, il crèverait stupidement, avec la lâcheté habituelle aux parias.

Et cet humain, tué par l'ignorance universelle, écrasé par l'argent, ne quitta, repris souverainement par la servitude et la douleur.

Antoine Antignac.

La Politique féministe

Il convient d'admirer le mal que se donnent les féministes à tourner autour de la question sans vouloir la résoudre. L'une retrousse ses manches et se prépare à la lutte pour démontrer que l'abus du plaisir rend l'homme impuissant. Une autre se retire froissée, prétendant que je l'injurie, alors que j'use du droit de critiquer le plus élémentaire. Dans les *Cahiers Féministes*, Mme Gott de Gammont qui n'a pas lu un seul mot de la discussion — où qui n'y a rien compris — me fait dire que les féministes sont des imbéciles. Ajoutez à tout cela l'indigente plaisanterie du candidat Godet et vous aurez la mesure de l'argumentation féministe. Et c'est d'un comique vraiment supérieur : tantôt, je suis le défenseur des hommes, joueurs, alcooliques, débauchés, que sais-je encore ; d'autres fois, je suis féministe, comme l'autre est Champignol, malgré moi.

A part le cas spécial des institutrices invoké par Godet, les féministes n'ont encore apporté dans cette discussion aucun fait susceptible de démonstration, comme programme dont les articles soient efficaces et surtout réalisables. C'est bien vainement que je leur demande de s'expliquer sur le Suffrage universel. Voilà qui nous intéresse, mais nous qui ne nous dérangeons pas pour profiter de ce droit que les féministes revendiquent avant tous les autres. Et j'explique pourquoi nous en négligeons l'exercice. Nous considérons que la bourgeoisie capitaliste s'est trop bien retranchée dans sa sécurité redoutable, s'est trop bien entourée, afin de jouir pleinement de ses privilégiés, de tout un arsenal répressif et meurtrier, pour laisser traîner entre les mains des exploitants l'instrument de délivrance et d'émancipation. Nous envisageons comme un mal considérable, comme une puissance démoralisatrice, ce suffrage universel qui s'entoure naturellement de tous les éléments parasitaires ainsi que des pires aigris et qui décerne ses faveurs aux plus méritants, aux plus indignes. Nous considérons que, loin de faire l'éducation du peuple, les procédures électoraux l'égarent et l'avilissent : ce n'est pas travailler à son affranchissement que de le flatter, que de capter sa confiance par des trucages grossiers, par des combinaisons louches où l'argent joue son rôle, par des promesses parfaitements irréalisables.

Elles voudraient que je me soucie de leur voir conquérir le droit de voter qui brise les efforts les plus ardents et divise les énergies. Mais je serais bien misérable d'aller leur vanter un moyen que je suis impuissant, qui me répugne et dont, systématiquement, je ne veux pas me servir. Le mouvement féministe ne serait donc que ridicule et vain s'il ne cachait, derrière sa fougue apparente, l'ambition désordonnée du pouvoir. Parlons franc : combien de candidats possibles dans la poignée de militantes que nous connaissons ? Voilà par où passe le bout de l'oreille.

Mme Nelly Roussel, moutre une susceptibilité qu'elle ferait bien de réservier pour le jour où elle s'exposera dans les réunions électorales. Mes « injures » lui sembleront des roses à côté du vocabulaire en usage dans ces rendez-vous de bonne compagnie. Ce qui défrise Mme Nelly-Roussel, c'est de se reconnaître dans le portrait de la féministe que j'ai esquissé, c'est de se retrouver dans psychologie de la politicienne qu'elle est, il faut bien convenir. Si je suis acerbe, c'est que je m'irrite de cette attitude à double face qui préconise l'un et l'autre des moyens contraires, qui admet l'une et l'autre des

tendances opposées, qui ménage également des éléments violemment hostiles. Je préfère franchement et je comprends mieux l'indignation flamboyante et pas méchante de Mme Cleyre Yvelin. Il y a dans l'opportunité, dans la complaisance calculée de Mme Nelly Roussel, quelque chose d'anténué et de réservé qui sent la restriction voulue, le but inavoué, l'idée de derrière la tête.

Autant lami Godet, à l'ironie monotone et massive, autant Mme Nelly Roussel sait se dégager avec désinvolture. Lorsqu'elle fait un pas en avant, c'est ordinairement pour mieux reculer. Que de concessions elle a été amenée à faire depuis sa thèse de l'éducation du cœur. Dans son système qui se développe et se rétrécit comme un accordéon, la question sociale prend une place chaque fois plus grande. Mais remarquez bien avec quelle souplesse elle reconnaît et récuse à la fois l'importance des influences économiques. Elle limite très habilement ces influences pour laisser au Féminisme sa raison d'être. Par son raisonnement elle admet l'exercice du libre arbitre, théorie qui aboutit à la légitimation du droit de punir, cher aux partisans de la peine de mort.

L'individu est-il le produit irresponsable de l'atavisme et du milieu combinés, ou dispose-t-il à sa volonté de la faculté de s'améliorer socialement, c'est-à-dire de prendre à l'égard de ses semblables une attitude plus pacifique ? Le Féminisme soutient l'affirmative puisqu'il préconise l'éducation sentimentale qui doit apporter, en dépit des nécessités sociales, plus de respect et d'égard dans les rapports sexuels. Mais la logique, l'expérience et l'observation enseignent le contraire, montrent l'être humain sous la dépendance effective des formes sociales. Voilà ce qu'il importe de transformer, afin, que nos mentalités puissent l'améliorer dans les limites possibles.

Si les individus avaient le pouvoir de progresser volontairement dans toutes les manifestations de leur activité, les partisans du régime actuel auraient raison de dire qu'un travailleur économique et rangé peut acquérir, dans la société, un rang estimable. Les pauvres seraient nécessairement des gens sans volonté ni courage, tout comme les antiféministes seraient des débauchés et des souteneurs. Mais les individus ne peuvent sortir du milieu, de la fatalité où le sort aveugle les a placés, que par des coups de fortune assez rares et dont les conditions sont loin de respecter la morale établie, la généralité des êtres suivit la loi commune et chacun, pris individuellement, ne peut se conduire qu'ainsi que les contingences économiques lui permettent de le faire, les alcooliques, par exemple, préféreraient peut-être ne pas connaître l'alcool, et les prostituées aimeraient certainement mieux la vie paisible de la bourgeoisie. Les uns et les autres sont poussés dans leurs situations respectives par toutes sortes de circonstances et de nécessités absolument indépendantes de leur volonté et qui ne se seraient peut-être pas produites dans des différentes conditions de bien-être et de paix.

L'alcoolisme dont les pouvoirs publics favorisent le développement est une arme puissante aux mains de la bourgeoisie capitaliste comme la prostitution est une nécessité de son organisation arbitraire. Transformons la société, et les remèdes appliqués pourront alors produire des résultats efficaces. Il en est de même relativement aux rapports sexuels, mais le féminisme qui prétend en résoudre les difficultés et qui veut faire sa pétite trouée dans le frontage politique, ne tient pas du tout à provoquer l'avènement d'une société où la politique ne serait plus possible.

Et voilà pourquoi je ne suis pas féministe.

Henri Duchmann.

Camarade A. L. — Non, je ne comprends pas grand-chose au symbolisme. La révolte est sans doute le symbole des bulletins de vote. Informez-vous auprès de Mme Nelly-Roussel.

Un Faits-Divers

Le roi des Belges filait récemment un mauvais coton. Le procès à lui intenté par les créanciers de sa défunte épouse, et par l'une de ses filles, l'avait mis en plutôt mauvaise posture vis-à-vis de son peuple, lequel songeait à se défaire d'un pareil monarque en l'envoyant, pour jamais, faire la fête avec les petites femmes, genre Cléo de Mérode.

Un fait-divers vient de se produire à Liège qui fera une heureuse diversion aux projets antimonarchiques des Belges. Une bombe vient d'éclater sous le nez d'un tas d'idiots qui n'avaient rien à faire à cet endroit. Cette bombe, paraît-il, visait le chef de police Laurent. Elle avait été trouvée dans le fourreau du policier Laurent, pour jamais, faire la fête avec les petites femmes, genre Cléo de Mérode.

Un fait-divers vient de se produire à Liège qui fera une heureuse diversion aux projets antimonarchiques des Belges. Une bombe vient d'éclater sous le nez d'un tas d'idiots qui n'avaient rien à faire à cet endroit. Cette bombe, paraît-il, visait le chef de police Laurent. Elle avait été trouvée dans le fourreau du policier Laurent, pour jamais, faire la fête avec les petites femmes, genre Cléo de Mérode.

Il fallait bien découvrir un coupable immédiatement pour montrer à la bourgeoisie liègeoise combien était bien organisé le service policier de la ville.

Il fallait bien démontrer à la bourgeoisie liègeoise que l'assassinat de l'agent Laurent avait été commis par un gendarme qui l'a fait exploser, et c'est un gendarme qui l'a fait exploser.

Les journaux racontent toutes sortes de romans-feuilletons au sujet de ces deux pétards. Tout le monde prétend avoir vu les auteurs des attentats. On dit même que le comité secret des dynamiteurs attend des produits chimiques de Paris pour continuer sa besogne.

Ponson du Terrail, te voilà relégué dans le trente-sixième dessous.

Noël Paria.

LIVRES A LIRE

DE DIVERS POINTS DE VUE SOUS LESQUELS ON PEUT ENVISAGER LA MORT

Point de vue médical

« L'état d'esprit du médecin à cet égard, est encore différent. Lorsque, par exemple, le médecin de l'état-civil déclare que telle ou telle personne est morte, c'est moins un jugement de fait qu'il émet qu'un pronostic. Combien d'éléments vivent encore et seraient capables de renaitre dans ce cadre qu'il a devant les yeux ! Ce n'est pas ce qu'il se demande, ni ce qu'on lui demande. Il sait, d'ailleurs, que tous ces survivants éteindront sans avoir retrouvé les conditions de leur reviviscence et que l'organisation ne sera pas restaurée dans son activité première ; et c'est là ce qu'il affirme. La crainte de l'inhumation précipitée qui hante tant d'imaginaires, c'est la crainte d'une erreur dans le pronostic. Et c'est pour l'éviter que la médecine pratique s'est tant préoccupée de la découverte d'un signe certain — et précoce — de la mort. On entend par là « la découverte d'un signe pronostique permettant d'affirmer que la vie du cerveau, éteinte à ce moment, n'a pas renaîtu point. Et cependant, il y a dans cet organisme beaucoup d'éléments qui vivent encore. Beaucoup d'autres, même, seraient susceptibles de renaitre, si on leur offrait des conditions convenables qu'ils ne rencontrent plus dans la machine animale détruite. Quel plus bel exemple en peut-on fournir que l'expérience de ce physiologiste russe, Kultabko, faisant fonctionner et battre avec la même régularité pendant la vie le cœur d'un homme d'huit heures après la constatation officielle de sa mort. »

A. Dastre.

Extrait de *La vie et la mort* par A. Dastre, Ernest Flammarion, éditeur, Paris.

La Guerre Russo-Japonaise

Le télégraphe se fâche. On calomnie, parait-il, le second bombardement de Port-Arthur : cet honnête bombardement n'aurait causé que cinq morts. Peuh ! c'est pour rien. Par contre, un détachement de deux cents Japonais a été anéanti par les Russes, près de Pyeng-Yeng. Aux projectiles envoiés, se joint le typhus pour décimer les soldats du mikado.

Sur la frontière de la Corée, tout est calme. Le capitaine Aksenoff, à la tête de ses cavaliers a, il est vrai, massacré une centaine de brigands chinois. Bal ! des brigands ! Aksenoff et les siens, eux, sont des patriotes. C'est bien différent.

L'appétit vient en mangeant. Et, masser et piller en Extrême-Orient, cela donne envie aux Russes d'en faire autant chez eux. Le tsar s'apprête à proclamer l'état de siège sur tout le territoire impérial : il a commencé par Cronstadt. En Finlande, toutes les maisons des environs de Sviensborg ont été détruites ; mais le télégraphe est sobre d'explications et de détails. Ce qu'il dit avec précision, par exemple, c'est que Guerchoun, impliqué dans le meurtre du ministre de l'intérieur Sipiaguine, a été pendu.

Les Coréens, auxquels on veut persuader de marcher pour les Japonais, y mettent peu d'empressement. Quatre cents ont déserter. Aussi, les bourreaux ont-ils du travail là-bas : voleurs (2), concussionnaires sont pendus ou décapités pèle-mêle avec les condamnés politiques et les traîtres : quarante et une exécutions pour les trois dernières nuits seulement ! Et cela continue.

C'est beau, la guerre. Elle fait verser des flots d'or et de sang à la fois. On estime qu'elle coûtera au Japon, pour une année, la bagatelle de 1,400 millions. A la fin de mars, il avait déjà dépensé 400 millions.

Aussi le mikado prend-il de l'argent où il en trouve : dans la poche de ses sujets. Il a établi le monopole du tabac ; il parle d'imposer le sucre et le sel. Il mettra des droits sur l'alcool et la céruse.

Les Japonais réchignent, du moins, quand on les vide. Mais les Russes, plus bêtes, se prêtent avec enthousiasme à l'opération.

Les ouvriers acclament le tsar, et dix millions de francs ont été souscrits par la population pour lui renforcer sa flotte.

Cependant, le sang moscovite coule, comme le sang japonais, et le thé, la boisson russe, fait totalement défaut, par suite des hostilités avec le Japon.

Et la guerre n'est pas près de finir, a déclaré un général qui s'y connaît.

Jean Foré.

L'Organisation du bonheur (1)

CHAPITRE III

L'ABSIDURITE DE LA PROPRIÉTÉ

(Suite)

Consequences de l'absurdité de l'idée subjective de la propriété. — L'argent

Toute idée étant motif d'action, les actions des hommes dépendent naturellement de leurs idées.

Or, l'organisation d'un groupe social ne peut résulter que des idées pratiquées par les individus appartenant à ce groupe.

Si donc l'idée subjective de propriété est un préjugé absurde, cette idée ne pourra que motiver des actes absurdes et une société d'individus imbues de ce préjugé absurde, ne pourra avoir qu'une organisation absurde.

Si, au contraire, l'idée de mise en circulation de la substance, en commun, parmi les

hommes, afin que tout individu puisse satisfaire ses besoins au moment voulu, est une idée raisonnable, elle ne pourra que motiver des actes raisonnables et une société d'individus imbues de cette idée raisonnable.

On peut même affirmer que si, réellement, les hommes d'aujourd'hui ont des préjugés absurdes, il est insensé de croire capables de s'organiser autrement que de cette façon absurde tant qu'ils auront ces préjugés.

Les conséquences absurdes du préjugé absurde de propriété sont extrêmement nombreuses. Pour les détailler, il faudrait passer en revue une grande partie des actes accomplis par nos contemporains, que nous verrions s'entredéchirer, fabriquer des lois, entretenir des bandes d'assassins officiels, de délateurs, de juges, de tortueurs et de séquestrateurs ; s'épier, se tromper et s'estamper les uns les autres ; se disputer les vivres, les vêtements, les abris, les moyens de transport et de communication ; monopoliser le tabagisme, propager l'avrognerie, falsifier les denrées ; passer leur temps à s'affamer ou à gaver, désoûlants de misère ou de luxe, vivant en continuelle contradiction avec toutes les règles de l'hygiène pour mourir de privations ou d'excès, sans s'être doutés jamais des mouvements à faire pour être sages. Voilà ce que nous verrions si nous détaillions les conséquences absurdes du préjugé de propriété, c'est-à-dire la plupart des actes accomplis par nos contemporains et qui feront horreur aux générations plus raisonnables qui pourront nous succéder, actes qui, dès maintenant, font horreur aux anarchistes, gens impatients de raison, honteux de subir le joug insupportable de brutes humaines.

Il importe de bien montrer, par des exemples, que les conséquences de préjugés absurdes sont absurdes. Nous avons montré ailleurs (2) qu'les principes des sociétés actuelles étaient des préjugés, et que ces préjugés étaient absurdes et que leurs conséquences l'étaient également. Nous ne recommencons pas ici ce travail. Toutefois nous prendrons un exemple et nous ferons une démonstration sous la forme même que nous avons choisie pour démontrer l'absurdité de la propriété. Cette forme nous servira à montrer l'absurdité d'une des conséquences évidentes du préjugé de propriété, l'argent.

Paraf-Javal.

(A suivre)

Le meilleur moyen pour soutenir le LIBERTAIRE, c'est de lui faire des abonnements. 1 an, 6 fr. ; 6 mois, 3 fr. ; Extérieur, 8 fr. — 4 fr.

Les abonnements se paient d'avance.

Envoyer lettres et mandats à Louis Matha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

Causerie ouvrière

PROSTITUTION

La douloureuse et grave question de la prostitution a occupé quelques heures les élus municipaux de la bonne ville de Paris, à la veille de leur comparution devant leurs électeurs confiants.

Lorsque n'importe quels élus font semblant de vouloir atténuer un mal ou obtenir une améli

l'ignorance, la soumission, l'inconscience des unes et des autres.

Quant à croire que la brutalité et la goujaterie policières n'auront plus rien à voir dans les meurs et pour la morale des rues, c'est un beau rêve !

Les pauvresses marchandes d'amour malaisé, sont bien obligées de « travailler » sur la voie publique. Sur cette même voie, les policiers règnent en maîtres. Leur brutalité est égale à leur stupidité et, à moins qu'ils s'entendent comme lerrons en foire, pour des raisons que je ne soupçonne pas, ces deux conséquences antagonistes issues de la pourriture sociale, causeront certainement du scandale. De plus, les entretiens de ces dames, qui sont au moins aussi sympathiques qu'à nos yeux que les sont les mouchards en civil ou en uniformes, au lieu de se battre entre eux, aimeront peut-être mieux désormais se débarrasser des « Bourboures » (selon leur expression) qui gênent le travail de leurs exploitées, ou qui leur font, à eux, une concurrence déloyale.

Alors, « maquereaux » et « illes » seront souvent aux prises et troubleront de leurs disputes les quartiers les plus tranquilles. En somme, cela est secondaire : que ces deux espèces s'exterminent mutuellement, le Peuple ne s'en porterait pas plus mal, ni sa liberté et sa tranquillité non plus.

Il était trop dangereux de s'attaquer aux causes, en discutant cette question de la Prostitution. Aussi n'a-t-on envisagé que les effets. La crainte du mal est le commencement de la sagesse, dans tous les milieux. Comme l'un des principaux effets de la Prostitution est, paraît-il, l'extension, la propagation de la syphilis, les intéressés tremblent pour eux et leur progéniture.

Toujours chevaleresque, le sexe fort n'a rien trouvé de mieux que de s'en prendre seulement à la Femme. L'éternelle victime est, une fois de plus, chargée de tous les péchés d'Israël.

Cependant, semble-t-il, ayant de propager son mal, il a bien fallu qu'un homme l'inclue à la prostitution. On insulte, on pourchasse, on punit la Femme. Mais l'Homme, cet ange, on le laisse.

Les filles mineures sont enfermées lorsqu'elles sont dénoncées ou abandonnées par les vieux messieurs qui les ont détournées.

L'ineffable Lépine a conté qu'on venait de remettre à ses soins une jeune prostituée de douze ans, prise en flagrant délit. « Et le vieux monsieur ? » lui a-t-on demandé. « Je n'ai aucune loi sur laquelle m'appuyer pour l'arrêter, » répondit le préfet. En effet, ceux qui font les lois s'oublient facilement. Et notre Lépine a besoin d'une loi pour arrêter les vieux marchands saligauds et décorés. Si cette loi existait, il est probable qu'il l'appliquerait à d'autres qu'à ces gens-là. Il n'a pas besoin de loi lorsqu'il s'agit des travailleurs.

On viole à ceux-ci leur liberté individuelle de cent façons. On les frappe, on les injure. Où donc est la loi qui punit cela ? Et les fameux Droits de l'Homme, ce n'est pas pour les esclaves, n'est-ce pas M. Lépine ?... ni pour les Femmes.

Cependant, des sentiments d'humanité ont paru se faire jour au cours de la discussion sur la Prostitution et sa réglementation. Bien qu'au fond ces sentiments cachent la peur et l'hypocrate égoïsme du maléfice, ou seigneur, ou a convenu que la syphilis devait être soignée et non punie.

Nous ne sommes pas dupes. La femme qui vend son corps et ses caresses ne tient pas à être malade et lorsqu'elle le devient, si elle hésite à se soigner ou à se faire visiter, c'est qu'elle n'ignore pas en face de quelles brutes la police elle se trouvera, par quelles mains elle sera soignée.

Ce n'est pourtant pas elle la cause de son mal. Lorsqu'elle l'a acquis, c'est qu'un dégouttant l'a d'abord approchée.

Elle ne devrait pas le répandre... Tres bien... Mais il faut manger... et entretenir Alphonse.

D'autre part, la Société, l'Homme sont si généraux vis-à-vis de la femme tombée dont ils se servent, que celle-ci a quelque excuse de n'avoir point souci de la santé publique.

Et encore, pourquoi vouloir atténuer d'un côté, le mal qu'on encourage d'autre part.

N'est-ce pas la belle éducation qu'on donne aux jeunes gens, dans les milieux bien-pensants, qui est un peu la cause du développement de la Prostitution et, par conséquent, de la Syphilis ?

Les bons papas « arrivés », les bonnes mères « trop mûres » n'ont-ils pas le eğnement d'yeux malicieux et significatif, lorsqu'ils déclarent « qu'il faut bien que leur enfant devenu homme jette sa gourme et que jeunesse se passe ! »

Et pour jeter sa gourme, le jeune bourgeois fait comme a fait son père : il rend filles-mères les exploitées à son service, puis les-chasse et les abandonne, les livrant ainsi, presque toujours, à la Prostitution ; ou bien il syphilise les malheureuses qui lui vendent, sans garantie, leurs caresses passagères. Lorsque ces dignes bourgeois, quoique jeunes, sont usés, vanés, ils épousent une demi-vierge cossue et perpétuent l'espèce lorsqu'ils en ont encore le pouvoir.

Même dans la classe ouvrière, ne voit-on pas les inconscients, les jeunes crétins, les patriotards, les conscrits, sous l'œil bienveillant et paternel de leurs auteurs abrutis, s'en aller, aux beaux jours du tirage au sort, de la révision et du départ à la caserne, emplir de leurs gueulements et de leurs dégueulements les lupanars de la localité.

De ces jeux de plaisir (?) ils emportent très souvent un souvenir éclatant que le régiment accentuera encore... car aux soldats on interdit d'entrer dans les Bourses du Travail, mais on commande presque (dans un but commercial) et pour éviter les vices contre nature des agglomérations d'individus de même sexe de fréquenter les maisons de tolérance et de rendez-vous.

Aussi, la terrible maladie se plait à toucher, marquer les deux êtres symboliques de la Misère civilisée, les deux victimes d'une Société odieuse ; la Prostituée et le Soldat, dans leur accouplement.

C'est sur la chaire à plaisir, sur la chaire à canon que se propage, comme par enchantement, la Syphilis.

Le mal effraie maintenant ceux qui ont tout fait pour le vivant et qui n'ont certes pas l'intention de le supprimer.

Aussi les voeux et les réformes proposés par les édiles parisiens sont-ils comme des caillères sur une jambe de bois.

Tant qu'il y aura la Misère aussi grande pour la femme, elle se prostitue... ou mourra de faim.

Tant qu'il y aura du chômage, de l'ignorance, de la soumission pour l'homme, il se prostitue aux patrons et aux gouvernements, dans leurs ateliers, dans leurs armées.

Pour la Femme, l'issue odieuse et suprême pour échapper à la faim, c'est la Prostitution. Pour l'homme, c'est le renagement dans l'armée, ou l'inscription dans la police.

La femme donne à l'exploiteur et au fils de celui-ci sa chair à plaisir.

L'homme lui donne son travail, sa dignité, sa liberté, sa vie !

C'est lorsque l'homme qui produit aura voulu s'organiser internationalement et qu'il sera, par l'éducation, devenu un révolté conscient que la Misère verra sa fin, car il dira : « Je ne veux plus être chair à patrons, je ne veux plus être chair à canon ! »

L'éducation du Peuple entraînera la disparition des églises.

L'esprit de révolte fera disparaître les bâches du travail et les casernes.

Les ambitieux, pour arriver, ne pourront plus alors perpétuer le Crime et le Vice.

Les casernes disparues, les lupanars tombent.

Certainement, ce sera la Révolution ! Eh oui, car c'est le seul remède.

Après, les hommes s'entendent et les femmes ne vendront plus l'amour.

G. Yvetot.

Nous prions instamment les camarades de nous faire parvenir leur copie le MARDI SOIR AU PLUS TARD.

CONTRE LA GUERRE

Conférence de Laurent-Tailhade, organisée par le « Cri du Quartier »

Il a beaucoup été parlé de la guerre ces temps derniers. Nationalistes et internationnalistes, chacun a pris plus ou moins part aux discussions qu'à ce sujet soulevée préalablement le conflit entre le tsar et le tsar.

Des bourgeois pacifistes ont fait du sentiment. Ils ont parlé contre la guerre, tout en ne touchant pas au militarisme. Comme si ce n'était pas le militarisme qui nécessitait les guerres ! Ce n'est pas seulement derrière les pots à tisane qu'on gagne des galons. Et, lorsqu'ils n'y a pas de combats, l'avancement est bien lent. Les porte-rapeurs le savent bien, qui escortent la mort d'un collègue, pour se coller sur toutes les coutures un liseré d'or de plus.

Les révolutionnaires, les internationnalistes, ceux qui veulent, par l'extinction des patries parcellaires, par le renversement des frontières conventionnelles, supprimer les causes de conflit entre nations, ont aussi déclenché la guerre. Eux seuls, du reste, sont logiques. Les anarchistes, comme Domela Nieuwenhuis, qui affirment pour les ouvriers la nécessité de déserter l'armée, pour empêcher les tueries en cas de conflits internationaux ; les socialistes révolutionnaires comme Vaillant, écrivant et disant qu'il doit être recouru à l'insurrection, tous sont logiques, puisqu'antimilitaristes (1).

A part ceux-là, il est des esprits dénus de superstitions ancestrales, des coeurs généreux qui jettent le cri de « guerre à la guerre ! » et travaillent à démolir le militarisme.

Des étudiants, de ceux-là qui étudient autre part que dans les « claques », les salles d'armes et autres lieux, des étudiants groupés autour d'un petit journal, le *Cri du Quartier*, ont voulu que soit donnée la note intellectuelle et libertaire contre la guerre. Ils avaient, lundi soir, dans la salle des Sociétés Savantes, organisé une conférence que présidait Henry Bérenger et que fit Laurent-Tailhade.

Ceux-là qui connaissent la conférence que fit naguère Laurent-Tailhade contre les patries, ne s'énervent point d'apprendre que lundi soir il s'éleva violemment contre la folie meurtrière qui sévit présentement en Extrême-Orient.

Notre camarade, tout d'abord, réfuta les opinions nationalistes en faveur des armées et des combats ; verveusement, il flétrit les revanchards qui poussent aux batailles, auxquelles leurs infirmités, leur âge ou leur lâcheté les empêchent de participer.

Puis, il fut appelé à examiner quelle devait être l'attitude des Français en présence des révoltes existant actuellement entre Russes et Japonais, révoltes qui pèsent sur sa jeunesse et son avenir. C'est ainsi que les historiens classiques nous ont représentés à travers les siècles et les empires, tant de révoltes, partielles ou collectives, justement écrasées ou atroces, selon les lieux et les temps. L'ambition effrénée des grands, les abus de pouvoir, le mépris du droit des gens, l'oppression, la tyrannie, la superstition, l'exploitation des faibles par les forts, provoquent toujours la révolte. Souvent, émeutes, révoltes, conspirations et révoltes, tels sont les fruits que récoltent les gouvernements, un bétail que l'on mène à l'abattoir. Par exemple, malheur à ceux dont le courage est trahi, car, pour conserver leur pouvoir, les Souverains, quels qu'ils soient, Empereurs, Rois, Sultans n'ont jamais hésité à faire perir les coupables du crime de lèse-majesté. Mitraillez-moi cette canaille. Mais s'il y a des innocents ? Qui importe qu'un hasard un sang vi soit versé !

« A moi les Bastilles, les tortures, le fer, le feu, la potence, l'exil... »

« Les Césars victorieux réduisaient en esclavage les peuples vaincus ; déportaient en masse ; jettaient les prisonniers aux arènes, en pâture aux tigres et aux lions. Ici, les révoltes ont les déserts torrides ; plus loin, il y a les déserts de glace ! Des provinces entières s'orientent vers la Sibérie ! Mais... un jour on peut dire avec orgueil : la paix règne à Varsovie. »

J'ai fait de m'éloigner de la question, mais il n'en est rien. De cette petite démonstration il faut déduire ceci : Quand il se produit entre gens faits pour s'entendre, s'aimer et s'unir une hostilité violente, l'homme sage le penseur doit d'abord chercher les causes avant de vouloir juger, blâmer et condamner ce mouvement, d'autant qu'il est tout à fait antimilitaire et doit donc, selon la logique, avoir des motifs graves pour se former. D'ailleurs, est-il besoin de chercher beaucoup pour comprendre ?

L. Gr.

(1) Je ne parle pas des gaudisses qui, comme les bandes tricolores de la Patrie Française, arborent des affiches aux trois couleurs.

BRUXELLES

Aux Camarades !

Des camarades de Bruxelles voulant donner à leur propagande une forme plus pratique, viennent de fonder un *groupe de consommation*. Des centaines de groupes pareils, appelés aussi « coopératives volontaires » existent déjà en Belgique ; les environs de Liège en sont abondamment pourvus.

L'idée fondamentale des G. de C. est d'assurer à ses membres des avantages matériels sérieux et immédiats.

Règle générale, le travailleur ne peut acquérir une marchandise sans passer par les intermédiaires qui séparent le fabricant et le consommateur : de ce fait le prix que l'on paye dans la vente au détail ne représente pas la valeur réelle des matières premières et du salaire payé au producteur, mais il représente surtout les bénéfices énormes que prélevent le patron d'abord, les intermédiaires ensuite.

Les coopératives ouvrières furent fondées afin de mettre en relation directe le fabricant et le consommateur, mais elles ne produisent que peu de bénéfices aux travailleurs, car elles nécessitent des frais d'installations énormes et les emplois rétribués qu'on y a créés, enlèvent la plus grande partie des bénéfices, de plus, la caisse des coopératives sera trop souvent à entretenir la propagande électorale du parti qui les a fondées.

Aussi les anarchistes n'en sont-ils généralement pas partisans.

Il en est autrement des groupes de consommation. Ils remplacent avantageusement les coopératives tout en n'ayant pas d'existence légale.

1^o Ils n'ont pas à payer de frais de patente. — 2^o Ils ne payent aucune affiliation à un parti quelconque. — 3^o Ils ne créent pas d'emplois rétribués. Tout cela fait que ces coopératives volontaires procurent de grands bénéfices à leurs membres.

Mais les camarades qui ont pris l'initiative de former un de ces groupes à Bruxelles, n'ont pas uniquement en vue de réaliser des bénéfices. Au contraire, une grande partie de ceux-ci seront consacrées à la propagande anarchiste. Cela doit suffire pour attirer aux coopératives volontaires les sympathisants de tous les camarades.

Il est inutile d'insister sur la perturbation immense que peut jeter dans le petit commerce, un grand nombre de groupes de consommation.

Que les camarades de Bruxelles, du moins ceux qui ont une famille, se joignent à nous pour acheter en commun les marchandises dont nous avons besoin. Ces achats s'étendent ordinairement à tout ce qui touche l'alimentation.

Camarades, n'achetez plus aux petits commerçants : supprimez tous ces intermédiaires en vous fournissant au G. de C.

N'achetez plus aux coopératives si vous ne voulez pas contribuer à entretenir la foule des fromageux, ouvriers embourgeoisés, qui enlèvent la grosse part des bénéfices, ne laissant aux sociétaires qu'un pour cent ridicule et insignifiant.

Camarades, si vous avez à cœur la propagande anarchiste, vous pouvez, tout en vous procurant des avantages sérieux, nous aider dans la grande œuvre d'émancipation et de rénovation sociale que nous poursuivons.

Venez nombreux, aux groupes de consommation.

N.B. — Pour les inscriptions et les renseignements, s'adresser à Arthur Goovaerts, rue de Plaisance, 17, Saint-Gilles-Bruxelles.

FÉMINISME

M. Duchmann nous a servi, dans le numéro 18 du *Libertaire*, une liste des soi-disant moyens d'action qui composent le programme féministe. Je prends le premier numéro en attendant les événements.

1^o Hostilité violente de la femme contre l'homme. »

Dans le temps jadis on enseignait, et il fallait croire, que les révolutionnaires étaient des monstres, dignes d'horreur et de mort. C'est ainsi que les historiens classiques nous ont représentés à travers les siècles et les empires, tant de révoltes, partielles ou collectives, justement écrasées ou atroces, selon les lieux et les temps. L'ambition effrénée des grands, les abus de pouvoir, le mépris du droit des gens, l'oppression, la tyrannie, la superstition, l'exploitation des faibles par les forts, provoquent toujours la révolte. Souvent, émeutes, révoltes, conspirations et révoltes, tels sont les fruits que récoltent les gouvernements, un bétail que l'on mène à l'abattoir. Par exemple, malheur à ceux dont le courage est trahi, car, pour conserver leur pouvoir, les Souverains, quels qu'ils soient, Empereurs, Rois, Sultans n'ont jamais hésité à faire perir les coupables du crime de lèse-majesté. Mitraillez-moi cette canaille. Mais s'il y a des innocents ? Qui importe qu'un hasard un sang vi soit versé !

« A moi les Bastilles, les tortures, le fer, le feu, la potence, l'exil... »

« Les Césars victorieux réduisaient en esclavage les peuples vaincus ; déportaient en masse ; jettaient les prisonniers aux arènes, en pâture aux tigres et aux lions. Ici, les révoltes ont les déserts torrides ; plus loin, il y a les déserts de glace ! Des provinces entières s'orientent vers la Sibérie ! Mais... un jour on peut dire avec orgueil : la paix règne à Varsovie. »

J'ai fait de m'éloigner de la question, mais il n'en est rien. De cette petite démonstration il faut déduire ceci : Quand il se produit entre gens faits pour s'entendre, s'aimer et s'unir une hostilité violente, l'homme sage le penseur doit d'abord chercher les causes avant de vouloir juger, blâmer et condamner ce mouvement, d'autant qu'il est tout à fait antimilitaire et doit donc, selon la logique, avoir des motifs graves pour se former. D'ailleurs, est-il besoin de chercher beaucoup pour comprendre ?

A moins d'être aveugle et sourd, peut-on ignorer

que la mésintelligence, l'incompatibilité de caractères, la divergence d'idées qui se produisent journalièrement dans les ménages, les familles et les sociétés, ces heures, ces dissensions, ces discorde qui dé

Demi-Lune, certain entrepreneur de couverture qui, régulièrement, n'en prend qu'à son aise. Employant chez lui un ouvrier à titre de charrier, il ne se contente pas de lui octroyer un salaire dérisoire (22 francs par semaine, y compris le dimanche), sous prétexte que cet homme a été victime d'un accident de travail, qui, d'ailleurs, croirez-le bien, ne nuit nullement à son service : ce malheureux a été obligé la semaine passée de commencer son travail à 3 h. 1/2 du matin pour ne rentrer chez lui que vers 9 h. du soir, voire même certains jours à 11 h. 1/2, tout cela sans supplément de solde. Quand on pense que cet ouvrier ne termine sa semaine qu'en grande partie vers 3 h. 1/2 le dimanche, voiez d'ici le bénéfice que peut tirer cet employeur sur ce pauvre diable. Je crois bien sincèrement qu'il peut s'élever des châteaux. Et dire que ces pauvres mercenaires ne sont pas encore les de souffrir et rentent encore les biensfaisants des syndicats et groupements coopératifs.

Pauvre peuple ! Que le faudra-t-il donc pour ouvrir enfin les yeux.

REIMS. — Les patrons rémois sont tous de biens dévoués clercs. Tous sont plus ou moins affiliés à l'action libérale. Et, ce ramassis de jésuites a des procédés bien dignes des disciples de Loyola. Ils savent s'entendre comme larrons en foire pour tenir sous leur joug les travailleurs qu'ils exploitent. Ils leur paient des salaires de famine, et leur interdisent de penser.

L'autre jour, un ouvrier en chômage se présentait chez un de ses anciens patrons pour demander de l'emploi. Il fut agréé et on le chargea d'aller chercher un certificat dans la dernière maison où il avait travaillé.

Quand l'ouvrier revint, le contremaître le congédia en lui disant que le patron ne le voulait point.

Motif ? On avait téléphoné chez son dernier employeur qui l'avait dénoncé comme ayant des idées subversives, et comme ayant fait enterrer sa femme civilement.

Le contremaître et les deux patrons sont encore en possession de tous leurs membres.

ROUBAIX. — Voilà qu'avant son application, la loi, dite des dix heures, fait des siennes. Le patron, comme toujours, cherche à en détourner les effets.

On sait que ladite loi s'applique aux ateliers mixtes. Aussi, certains patrons dont les ouvriers des deux sexes travaillent dans le même atelier, emploient un truc de leur invention qui les met à couvert. Ils font travailler séparément les hommes et les femmes, ce qui leur permet de se moquer de la loi de dix heures en en faisant faire douze aux hommes.

Et voilà, c'est pas plus malin que cela. Toujours la même histoire. Le législateur fait des lois que le patron tourne quand elles ne sont pas à son avantage. Tant que les travailleurs attendront de bonnes lois pour faire leur bonheur, il en sera ainsi. Néanmoins, les ouvriers roubaisiens auraient tort de ne pas profiter des dispositions de la loi. A eux d'en imposer le respect aux patrons autrement que par des moyens parlementaires.

ALLEMAGNE

La citoyenne Rosa Luxembourg a été condamnée à trois mois de prison pour faits de propagande socialiste.

Un député socialiste s'est suicidé, il y a quelques temps. On ne dit point si ses électeurs s'en plaignent.

ARGENTINE

Dans un village de la province de Buenos-Ayres, à Zeráte, la police républicaine a déchargé ses « Mansers » sur des travailleurs sans défense.

Quatre ouvriers charriers sont tombés sous les coups des assassins policiers. Pourquoi aussi avaient-ils commis l'impardonnable crime de se mettre en grève ?

ESPAGNE

Le gouvernement espagnol vient d'interdire un meeting qui devait se tenir à Barcelone pour protester contre les tortures infligées aux tra-

vailleurs à Alcalá del Valle. D'autres réunions qui devaient avoir lieu dans la région ont été aussi interdites.

Comme ça ne suffisait pas, les policiers firent croire que les anarchistes préparaient un complot.

La Garde civile et toute la vermine policière fut mise sur pied. Maintes arrestations furent faites. Mais, les juges convaincus que le complot n'existaient que dans la cervelle des policiers et n'avaient été inventé que pour les besoins de la ferocie bourguignonne à relâcher tous les incupés.

En Espagne, comme ailleurs, le sot est capable de toutes les ignominies.

RUSSIE

La sauvagerie patriotique qui s'est emparée des populations russes abîmées par l'alcool et le christianisme, n'a en rien atténué la rage antisémite qui sévit là-bas, au contraire.

Il est vrai que les dirigeants, trouvant là un dérivatif aux tendances révolutionnaires font tout pour cela.

On commente beaucoup les procédés de von Plewe, vis-à-vis des juifs. Ce bandit ayant à recevoir une dégénération israélite, a refusé l'entrée aux universités en disant que tous étaient des révolutionnaires. Seuls, les négociants ont été reçus. On voit bien par là que l'antisémitisme est une blague. Les riches juifs et les capitalistes chrétiens sont faits pour se comprendre. Voilà ce que devraient se dire les ouvriers russes dont les intérêts sont identiques avec ceux du prolétariat israélite.

En substance, von Plewe a dit ne rien vouloir entendre pour ne pas être accusé de faire de concessions aux ouvriers juifs. C'est bien ça.

COMMUNICATIONS

Au théâtre du Peuple, à partir du samedi 26, *L'Affaire Grisel*, pièce inédite en trois actes de M. Lucien Besnard.

AUX TRAVAILLEURS DU XX^e

LU. P. *l'Union Belvilloise*, 9, cité de Génés, 67, rue Julien-Lacroix, voulant, par une éducation rationnelle, préparer les générations futures, aux transformations sociales qui, inévitablement, s'opéreront, ouvrira, à partir du 15 avril prochain, une Ecole Libertaire pour les enfants de 5 à 12 ans.

Deux cours auront lieu. L'un le mardi soir, de 8 à 9 h. 1/2 sera consacré à la musique. (Méthode Calin-Paris-Chevè). L'autre le vendredi aux mêmes heures sera consacré au dessin. (Méthode Frobel).

Tous les camarades voudront nous confier leurs enfants et faire la propagande nécessaire.

Par l'application de méthodes pratiques, nous désirons développer chez eux le sentiment de justes appréciations et un raisonnement basé sur l'expérimentation.

Les camarades contribueront ainsi à l'épanouissement des jeunes êtres qu'ils ont créés sans être assurés de pouvoir leur fournir les moyens. Je l'insiste, dans une société où deux classes antagonistes doivent nécessairement se combattre jusqu'au jour où la moins nombreuse disparaîtra, sera placée à une société plus équitable et plus juste.

Nota. — On peut faire inscrire les enfants tous les mercredis et samedis soir au siège de l'Unité Populaire.

Causeries Populaires du 1^{er} et 11^{er}

5, cité d'Angoulême. — Mercredi 30 mars 1904, à 8 h. 1/2, causerie par Robert Thomas sur *l'Évolution des Etres*.

Causeries Populaires du 18^{er}

30, rue Muller, — Vendredi 25 mars 1904, à 8 h. 1/2, cours d'Espagnol ; lundi 28 mars 1904, à 8 h. 1/2, causerie sur *la Morale de Kropotkin et sur la Morale des Idéologues*, par les uns et les autres.

Action théâtrale (Groupe Artistique de la Rive Gauche). — Répétition tous les vendredis à 8 h.

PARIS. — Réunion du groupe, le samedi 26 mars, à 8 heures du soir, au siège habituel. Les camarades pouvant donner de la copie sont priés de l'apporter dimanche 27.

et demi du soir, salle de l'U. P. Mouffetard, 76, rue Mouffetard. Pianiste, orchestre et mandoliniste à la disposition des groupes pour concert ou bal.

Envoyer la correspondance au camarade Perrin, avenue de Choisy, 192, Paris (13^e).

Les Anticipates

— Vendredi 25 mars, salle des Anticipates, 6, boulevard Magenta, à 8 h. 1/2 du soir, conférence par Poullol sur *la Grève des Ventes et ses conséquences* ; vendredi 1^{er} avril, conférence par G. L'Endehors sur la *Fille Elisa*, pièce en trois actes de J. Ajalbert ; dimanche 3 avril, fête de camaraderie. Bercy sont priés de rapporter les lues du groupe. — G. R.

Union Belvilloise

— Samedi 26 mars, à 9 heures du soir, causerie par Desplanques. Sujet : *De la Régénération humaine*. La procréation au point de vue économique. Salle de l'Union Belvilloise, 9, cité de Génés, 167, rue Julien-Lacroix (2^e).

au 3^e arrondissement

— Les camarades sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu le samedi 27 mars à 8 h. 1/2 du soir, salle Au Centenaire, 175, rue du Temple, pour la formation d'un groupe abstentionniste dans le 3^e arrondissement.

Les camarades

qui croient à la nécessité de développer les idées anarchiques pendant la période électorale, voudront bien apporter leurs efforts aux nôtres.

Nous espérons que notre appel sera entendu de tous.

Le camarade Lucien Mignote, candidat abstentionniste, traitera le sujet : *Quelle tactique doit-on adopter* ?

L'Aube Sociale

— passage Dary, 50, avenue de Saint-Ouen. — Vendredi 25, Héros : *Leconte de Lisle* ; mercredi 30, réunion du Conseil d'administration.

NOGENT-LE-PERREUX

— Le Groupe libertaire de ce canton prévoit les amis de l'endroit et des environs qu'une conférence aura lieu samedi 27 mars à 3 heures et demie.

N. B. — Une réunion se tiendra à l'issue de la conférence. Propagande abstentionniste. Distribution de brochures.

KREMLIN-BICETRE. — Samedi, 26 mars, à 8 h. 1/2, du soir, salle Delsol, 110 route de Fontainebleau (En face le dépôt des tramways). Grande conférence publique et contradictoire.

Sujet : *L'Education raisonnable*.

Orateurs : Albert Libertad, Georges Roussel.

Entrée : 1 franc.

Les camarades des environs sont invités à venir assister à la réunion.

MARSEILLE. — Le milieu libre de Provence.

— Les camarades sont informés que la soirée du 20 mars n'ayant pu avoir lieu, le tirage de la tombola se fera samedi 26 courant, à 9 heures du soir, Bar Frédéric. — Dimanche, 27 mars, à 5 heures du soir, réunion de tous les adhérents.

LYON. — La Jeunesse Amicale socialiste de la Mutualité fait appel à tous les libertaires de la région lyonnaise pour assister à la réunion publique et contradictoire qui aura lieu samedi 2 avril, à 8 heures du soir, salle Boyan, Grande Rue de la Mutualité, 7.

La réunion ayant un but, a fait anti-électoral tous les libertaires se feront un devoir d'y assister.

Sujet traité : La question sociale en période électorale, par le camarade Francis Prost.

CHATEAURENARD. — Tous les libertaires sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu le dimanche 27 mars, à 2 heures de l'après-midi, chez Abeille can, Villa Bel Air.

Questions urgentes à traiter.

LILLE. — Réunion du groupe, le samedi 26 mars, à 8 heures du soir, au siège habituel. Les camarades pouvant donner de la copie sont priés de l'apporter dimanche 27.

AMIENS. — Samedi 26 courant, à 8 h. 1/2, salle de l'Alcazar, grande conférence publique et contradictoire par Robin. Sujet traité : *la Limitation volontaire des naissances* ; dimanche 27, à 3 heures, Chalet Saint-Roch, deuxième conférence, par Robin. Sujet traité : *l'Education intégrale, Sur les Devoirs des parents*.

LIMOGES. — Réunion des adhérents au groupe dimanche 27 courant, à 9 heures du matin chez Guillard, 18, rue du Chinchaud. Communications diverses.

LORIENT. — Les camarades de la Jeunesse syndicaliste de Lorient sont invités à se réunir le dimanche matin à 9 heures, salle du Château-d'Eau, rue de l'Hôpital. Communications importantes. Les camarades détenteurs de livres feront bien de les rapporter. La camarade G. est priée par Formas de bien vouloir lui remettre les deux volumes prévus.

ALGER. — *Groupe de propagande libertaire*. — Dimanche 3 avril, à 8 h. 1/2 du soir, salle de l'Université Populaire, grande soirée familiale au profit de la propagande.

1^{re} partie. — Causerie par Louise Michel et Ernest Girault ;

2^{re} partie. — Concert. — *L'Épidémie*, un acte, d'Octave Mirbeau.

3^{re} partie. — Bal.

Entrée : 1 franc ; 0 fr. 50 pour les dames.

BRUXELLES. — Le camarade H. Henge vient de mettre en musique la belle poésie d'Adolphe Balle : *Noel Libertaire*.

La partition, grand format, très bien illustrée, éditée par la maison Beethoven, rue de la Régence, 17, Bruxelles, est en vente au prix de 1 franc. En s'adressant directement à l'auteur H. Henge, rue de Lauzanne, 23, Bruxelles, on peut obtenir la partition (paroles et musique) à 0 fr. 60 francs.

ENTENTE ÉCONOMIQUE

Nul n'ignore que les huîtres ne sont comestibles que du 1er septembre au 30 avril.

Donc, la vente de l'huître terminant dans quelques semaines pour ne recommencer que quatre mois plus tard, nous avisons nos amis, que sur la demande d'un certain nombre d'entre eux, l'Entente Economique se propose d'expédier les primeurs de la saison.

Toutefois, pour remédier aux inconvenients qui résultent du transport par service postal, nous prévenons les intéressés qu'aucune demande ne sera prise en considération, si elle n'atteint pas cinquante kilos.

Ce n'est que du moment que l'envoi minimum est de 50 kilos, qu'il est possible de contenir nos placiers par une expédition en grande vitesse, avec recours contre les compagnies en cas de retard. Sans compter qu'à partir de pareil poids les frais de transport se trouvent réduits de 50 pour 100, et parfois davantage.

D'autre part, nous informons nos camarades résidant dans les pays vinicoles, notamment à Marseille, où la margarine est étiquetée à 3 fr. le kilo, que l'Entente Economique met à leur disposition du beurre supérieur à 2 fr. 50 le kilo rendu au destinataire.

A condition de commander par minimum de 50 kilos, je ne saurais trop engager nos amis à ne pas prendre en considération, d'après la circonstance, de s'assurer l'écoulement par avance.

Voir, à ce sujet, les circulaires pour beurre et primeurs que l'Entente Economique expédie gratuitement à tous ceux qui en font la demande à P. Calazet, 39, rue Grimaux, 39, à Rochechouer-sur-Mer.

PETITE CORRESPONDANCE

E. Dumay, 17, rue de Belfort, demande l'adresse de Bouchard.

Un camarade céderait au plus offrant les collections des 4^e, 5^e, 6^e et 7^e années. Adresser offres aux bureaux du *Libertaire*.

Fournies, Demanet Paul. C'est entendu, l'abonnement sera d'un an.

BIBLIOTHEQUE DU MERCURE DE FRANCE

Le Gai Savoir (trad. p. H. Albert.. 3 » 3 50

Ainsi parlait Zarathoustra (tr. H. Albert.. 3 » 3 50

La Volonté de puissance (trad. H. Albert.. 3 » 3 50